

**Risque d'insécurité alimentaire dans un contexte de l'essor de la culture de l'anacarde dans la zone dense de Korhogo (Nord de la Côte d'Ivoire)****YÉO Watagaman Paul**

Docteur

Université Alassane Ouattara, Bouaké (Côte d'Ivoire)

Département de Géographie

[yeopaul012@gmail.com](mailto:yeopaul012@gmail.com)**YÉO Yakatienguelpou**

Docteur

Université Alassane Ouattara, Bouaké (Côte d'Ivoire)

Département de Géographie

[yakino30@gmail.com](mailto:yakino30@gmail.com)**OUATTARA Sindou**

Doctorant

Université Alassane Ouattara, Bouaké (Côte d'Ivoire)

Département de Géographie

[kalysinth@gmail.com](mailto:kalysinth@gmail.com)**DJAKO Arsène**

Professeur Titulaire

Enseignant-Chercheur

Université Alassane Ouattara, Bouaké (Côte d'Ivoire)

Département de Géographie

[djakoarsene@yahoo.fr](mailto:djakoarsene@yahoo.fr)

**Résumé:** L'atteinte de la sécurité alimentaire constitue un défi à relever pour la plupart des pays du monde en général et en particulier ceux en voie de développement. C'est pour cela qu'elle figure en deuxième position quant aux Objectifs de Développement Durable (ODD). Dans la zone dense de Korhogo, l'atteinte de la sécurité alimentaire est compromise à cause de l'emprise spatiale de la culture de l'anacarde. Cette étude vise à établir la corrélation entre l'essor de la culture de l'anacarde et le risque d'insécurité alimentaire dans la zone dense de Korhogo. Pour atteindre cet objectif, la collecte des données s'est appuyée sur la recherche documentaire et l'enquête de terrain. Elle a porté sur 376 chefs de ménage interrogés dans quatorze (14) localités choisies dans la zone dense de Korhogo, réparties comme suit : 346 exploitants d'anacarde et 30 producteurs de vivriers. Les principaux résultats stipulent que la culture de l'anacarde se développent au détriment des cultures vivrières. L'envolée des cours de la culture de l'anacarde a encouragé son étalement au détriment du vivrier. Cette situation favorise l'amenuisement progressif des exploitations agricoles du vivrier et par ricochet la production vivrière exposant ainsi les ménages à des risques d'insécurité alimentaire.

**Mots clés:** Sécurité Alimentaire, Zone Dense, Korhogo, Culture d'Anacarde, Cultures Vivrières

**Risk of food insecurity in a context of rise of cashew cultivation in the dense area of Korhogo (North of Côte d'Ivoire)**

**Abstract:** Achieving food security is a challenge for most of the world's countries in general and for developing countries in particular. This is why it is ranked second in the Sustainable Development Goals (SDGs). In the dense area of Korhogo, the achievement of food security is compromised because of the spatial influence of cashew nut cultivation. This study aims to establish the correlation between the growth of cashew nut cultivation and the risk of food insecurity in the dense zone of Korhogo. To achieve this objective, data collection was based on documentary research and a field survey. It involved 376 heads of household interviewed in fourteen (14) selected localities in the dense zone of Korhogo, distributed as follows 346 cashew farmers and 30 food crop farmers. The main results indicate that cashew nut cultivation is developing at the expense of food crops. The soaring prices of cashew nuts have encouraged their spread to the detriment of food crops. This situation favors the progressive reduction of food crop farms and, in turn, food production, thus exposing households to the risk of food insecurity.

**Keywords:** Food Security, Dense Zone, Korhogo, Cashew Nut Cultivation, Food Crops

## Introduction

L'économie de la Côte d'Ivoire repose sur l'agriculture en l'occurrence les cultures industrielles avec le binôme café- cacao essentiellement pratiqué dans la partie Sud du pays. Le nord de la Côte d'Ivoire longtemps caractérisé par une agriculture de subsistance basée sur les cultures céréalières va à partir des années 1960, bénéficier de nombreux projet de développement agricole tels que le plan cotonnier et le plan anacardier, conduits par des sociétés de développement pour compenser le déséquilibre agricole entre le Nord et la zone forestière du Sud. Ce nouveau contexte agro-économique a ainsi entraîné le développement progressif des plantations d'anacardiers et une redéfinition des stratégies d'appropriation des terres disponibles pour une sécurisation du revenu agricole dans une zone où la disponibilité des terres arables se fait de plus en plus rare à cause de la pression démographique (J. Aloko-N'guessan et *al.*, 2018, p. 1). L'anacardier a profité de la crise cotonnière pour se hisser comme la principale culture de rente dans le paysage agricole de la zone dense de Korhogo. Ainsi, de 1995 à 2001, beaucoup d'agriculteurs ont semé des anacardiers sur des parcelles de coton ou de vivrier et les commerçants locaux se sont très vite focalisés sur ce produit acheté à très bon prix par les négociants indiens et libanais du port d'Abidjan (C. Konan et P. Ricau, 2010, p. 2).

Désormais, l'anacardier est considéré par les paysans comme la culture de tous les espoirs, les plantations d'anacardiers fleurissent dans l'espace agricole de la zone dense de Korhogo au détriment des cultures vivrières et même le coton. L'accroissement des superficies occupées par la culture de l'anacarde à l'échelle de la sous-préfecture de Karakoro en est une parfaite illustration. De 803 hectares en 2009, les superficies allouées à la culture de l'anacarde sont passées à 1923 hectares en 2014 (W. P. Yeo, 2020, p. 217). La dynamique de l'occupation du sol en terroir Kiembara, relevait une augmentation des espaces de production des cultures d'anacarde et de mangue de 4,10% entre 1986 et 2015 (A. M. Koffi-Didia, 2016) cité par W. P. Yeo, (2020, p. 32). Malgré les conditions physiques et humaines favorables au développement des cultures vivrières, elles perdent du terrain au profit de l'anacarde. Les espaces alloués aux cultures vivrières et au coton connaissent une importante régression au profit de la culture de l'anacarde.

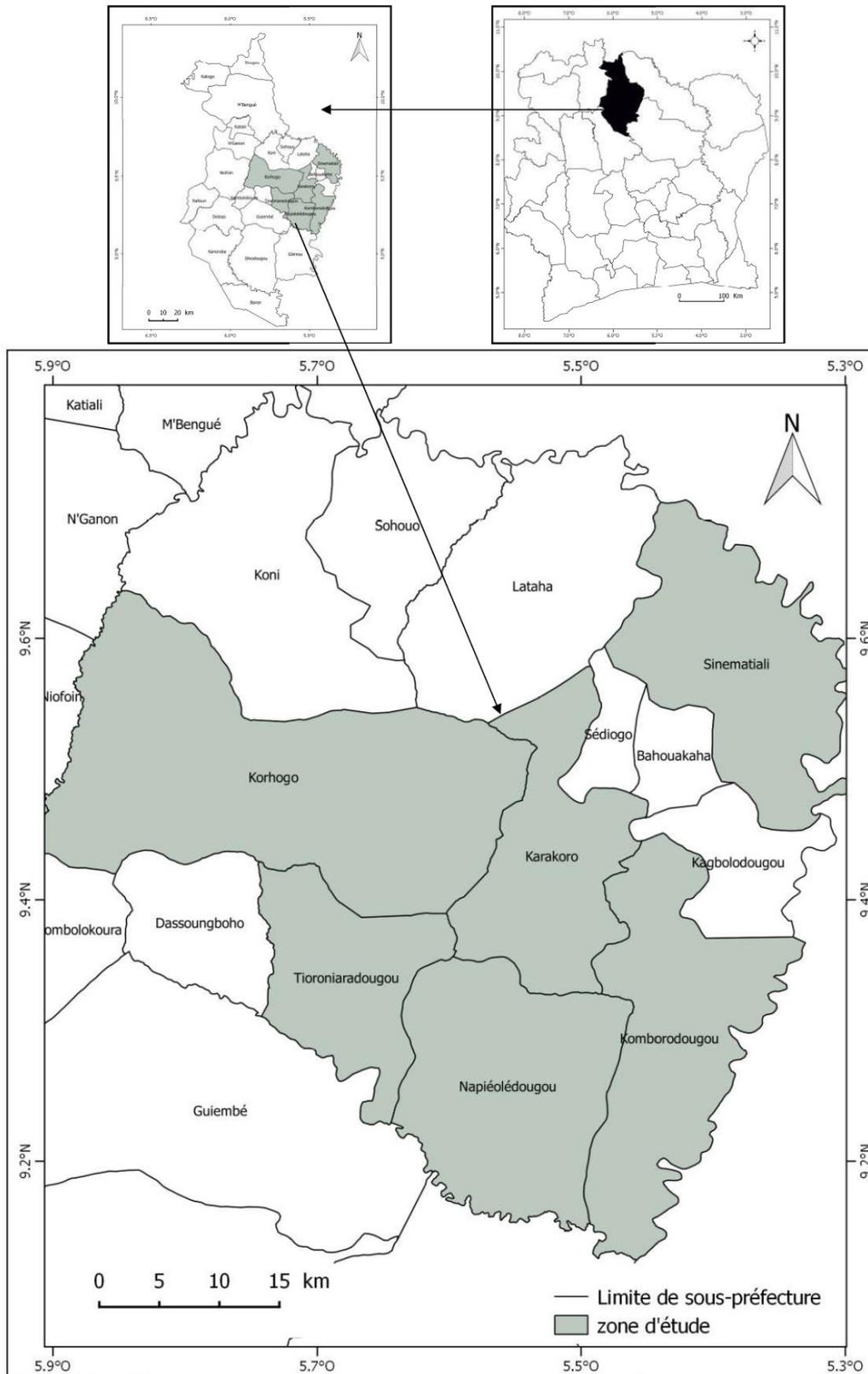
Dès lors, Comment l'expansion spatiale de l'anacardier constitue-t-il un risque d'insécurité alimentaire des ménages ruraux de la zone dense de Korhogo ? De cette question centrale découle les questions subsidiaires suivantes : Quels sont les facteurs explicatifs d'expansion de la culture de l'anacarde dans la zone dense de Korhogo ? Quelles sont les stratégies de résilience des populations face au risque d'insécurité alimentaire ? Cette étude a pour objectif d'établir la corrélation entre l'expansion spatiale de la culture de l'anacarde et le risque d'insécurité alimentaire dans la zone dense de Korhogo. Elle détermine d'abord les facteurs explicatifs de l'expansion de l'anacarde. Ensuite, elle analyse l'impact de l'expansion de l'anacarde sur la sécurité alimentaire dans les localités de la zone dense de Korhogo. Enfin, elle examine la résilience des populations face au risque d'insécurité alimentaire.

## 1. Matériels et méthode

L'approche méthodologique adoptée pour mener à bien cette étude est basée sur la documentation et les enquêtes de terrain. La documentation dans son ensemble nous a permis de cerner les contours du sujet et d'apprécier l'impact du développement de la culture de l'anacarde sur les productions vivrières. L'enquête de terrain, quant à elle, a permis de parcourir certaines localités de la zone dense de Korhogo où la culture de l'anacarde est intense. Pour le choix des producteurs, la méthode du choix raisonné a été privilégiée. Au total, 376 personnes ont été interrogés dans le

cadre de cette étude dans quatorze (14) localités de la zone d'étude. Ils sont répartis comme suit : 346 exploitants d'anacarde et 30 producteurs de vivriers. Le traitement des informations recueillies nous ont permis de mettre en relief les facteurs de l'essor de la culture de l'anacarde, son impact sur la disponibilité du vivrier et les stratégies de résilience. La carte 1 présente l'espace d'étude

**Carte1 : Présentation de la zone dense de Korhogo**



Source: CNTG, 2012

Réalisation: YEO Watagaman Paul, Juin 2021

(Nord de la Côte d'Ivoire)

## 2. Résultats et discussion

### 2.1. Les déterminants de l'essor de la culture de l'anacarde

#### 2.1.1. De la crise de la filière coton au repositionnement de la culture de l'anacarde

Vers la fin des années 1980, vont apparaître des difficultés imputables à la baisse de productivité, la chute des cours mondiaux de la fibre et des conflits avec les organisations de producteurs. Ces difficultés nécessitent alors une réorientation de la politique de l'Etat dans la filière et sa réorganisation. Cette crise a conduit le gouvernement à décider de la restructuration et l'assainissement de la filière coton dans le cadre d'un programme basé sur l'amélioration des performances et la responsabilisation des opérateurs. Ainsi, intervient la libéralisation de la filière coton dans les années 1992 avec pour seul objectif l'amélioration des conditions de vie des paysans. La libéralisation du secteur est mal maîtrisée par les acteurs et cela a eu pour conséquence la multiplication des difficultés suivi de l'effondrement des cours mondiaux sur le marché international. Les prix des intrants ont flambé tandis que les prix d'achat du coton aux producteurs ne cessent de diminuer tableau1.

**Tableau 1 : Evolution du prix des intrants de la campagne 2000-2001 à la Campagne 2003-2004 puis la campagne 2008-2009**

Campagnes	2000-2001	2001-2002	2002-2003	2003-2004	2008-2009
Sac UREE	6500	6500	8250	11000	17500
Sac NPK	9000	9000	9500	9500	18000
Insecticide	4530	4530	3980	4500	NP
Herbicide	6000	6300	6500	7100	NP

Source : Urecos-ci (2004)

En observant le tableau 1, on remarque que les prix des intrants sont stables au cours des deux premières campagnes avant la crise. Mais à partir de 2002, année du déclenchement de la crise, on assiste à une flambée des prix des intrants surtout l'UREE et NPK. Au niveau de l'urée on passe de 6500FCFA en 2002 à 17500FCFA en 2009 ; Soit une augmentation de 169%. L'engrais NPK a également connu une hausse passant de 9500 FCFA en 2002 à 18000 FCFA en 2009 ; Soit une augmentation de 100%. Cette situation amenuise fortement les revenus des producteurs, chose qui n'encourage pas les producteurs. 30% des paysans chefs de ménages qui n'ont pas reçu l'argent des campagnes précédentes préféreraient vendre tout simplement les dotations qu'ils ont reçu en engrais, les herbicides et insecticides afin de subvenir aux besoins de leurs familles (achat de médicaments, scolarisation des enfants, achat de vivriers...). Certains paysans (21.96% des chefs de ménages) au lieu de recevoir de l'argent de la part des compagnies d'achat de coton vont plutôt vendre leurs biens pour rembourser la dette dû à la cherté des intrants. Une approche comparative des revenus des paysans avant et après la libéralisation de la filière sur une période de 10 années illustre bien les faits tableau 2.

**Tableau 2 : Evolution des revenus des cotonculteurs sur une période de dix ans (avant et après la libéralisation)**

Campagnes	Prix avant libéralisation				Prix après la libéralisation					
	1995-1996	1996-1997	1997-1998	1998-1999	1999-2000	2000-2001	2001-2002	2002-2003	2003-2004	2004-2005
Prix d'achat 1 <sup>er</sup> choix	170	180	200	200	185	210	190	180	200	185

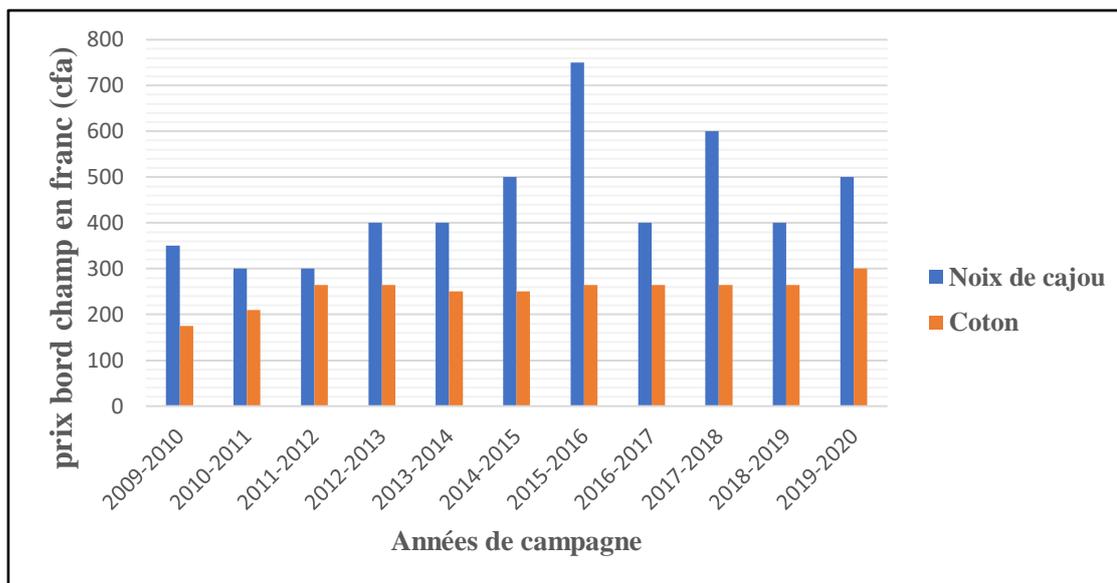
Source : ARECA 2010 et nos enquêtes 2020

L'observation du tableau 2, révèle une augmentation progressive des revenus des paysans sur les campagnes 95-96 ; 96-97 ; 97-98 ; 98-99 c'est-à-dire la période avant la libéralisation. L'on est passé de 170 FCFA le kilo à 200 F. Mais à partir de 2000, l'année de l'application de la libéralisation on note une chute du prix donc des revenus de paysans avant de remonter la campagne suivante (2000-01) ou il atteint un pic de 210 FCFA le kilogramme. Depuis la campagne 2000-01 les revenus des producteurs ont connus une baisse les deux campagnes qui ont suivi avant de revenir à un autre pic de 200 FCFA. Depuis lors le prix n'a cessé de diminuer en se comportant en dent de scie d'une année à une autre. La libéralisation supposée régler la question du captage d'une grande partie des revenus par les producteurs n'a pas pu atteindre cet objectif. Au contraire, la filière coton a perdu sa performance d'avant la libéralisation car les réformes entreprises n'ont pas pu endiguer les effets de la crise profonde que traverse la production cotonnière depuis 2003 S. Y. Koffi (2013, p. 16). Face à cette situation les paysans ont commencé à se reconvertir à la culture de l'anacarde qui semble répondre bien au besoin du moment. Ces résultats sont aussi confirmés par (MAEP, 2012) cité par K. Sokemawu (2015, p. 28). Selon l'étude réalisée dans la préfecture de Tchamba, au Togo, le développement des plantations privées d'anacardier a pris de l'ampleur à partir des années 1990. La ruée des paysans vers cette culture est due à la crise cotonnière caractérisée par la chute des prix du coton-graine. Les fluctuations incessantes des prix imposées aux paysans par la Société Togolaise du Coton (SOTOCO) et les retards de paiements, ont amené les paysans à l'abandon de cette culture au profit de celle de l'anacardier.

### **2.1.2. L'envolée des cours de la noix de cajou, un facteur clé de l'adoption massive de la culture de l'anacarde**

L'adoption rapide et massive de la culture de l'anacarde se justifie par la valeur marchande enregistrée, ces dernières années, comme l'indique la figure 1 ci-dessous.

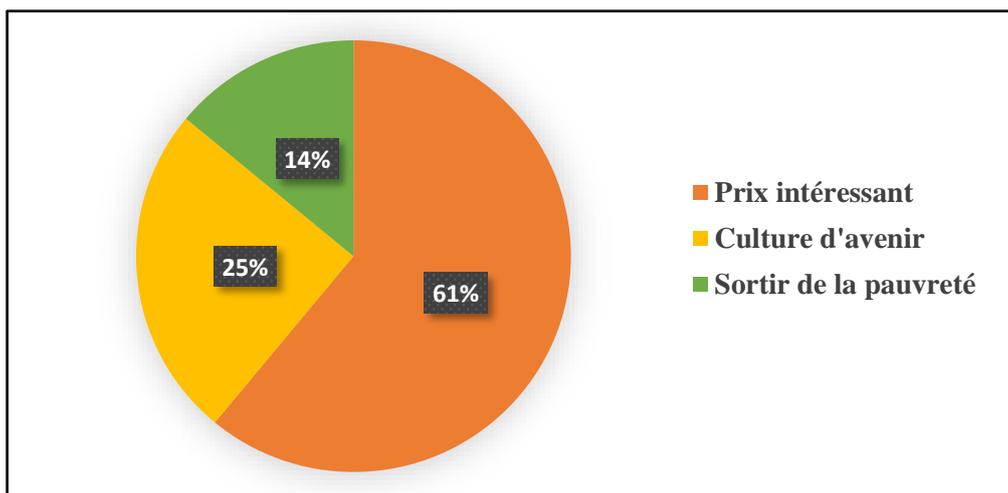
Figure 1 : Prix bord champ du coton et de la noix de cajou de 2010 à 2020



Source : ARECA (2016) et nos enquêtes personnelles, 2021

L'analyse de la figure 1 ci-dessus montre de façon générale que les prix bord-champ de la noix de cajou sont élevés que ceux du coton sur la période 2010-2020. En 2015 et 2016, le prix d'achat de la noix de cajou dépasse largement celui du coton. La différence des prix est de 250 FCFA en 2015 et 500 FCFA en 2016 pour la noix de cajou contre un prix stable de 265 FCFA pour la même période (2015-2016) pour le coton. Sur les marchés de la région du Poro, le prix bord-champ du kilogramme de noix de cajou a pu atteindre la barre de 750 F CFA pour la campagne 2015-2016, largement au-dessus du prix fixé par l'Etat ivoirien. Après 2016, les prix de la noix de cajou fluctuent avec une tendance à la hausse par rapport au prix du coton. Ainsi, l'envolée des cours de la noix de cajou poussent les paysans à s'adonner davantage à la création ou l'agrandissement des plantations d'anacardières dans la région du Poro. Par ailleurs, cet engouement des paysans pour la production de la noix de cajou n'est pas seulement propre à la Côte d'Ivoire. Le même constat a été fait par K. Sokemawu (2015, p. 28) dans le département de Tchamba au Togo. Dans cette partie du Togo, le développement récent de la culture d'anacardier se fait au détriment de celle du coton comme c'est le cas aujourd'hui dans la zone dense de Korhogo. Elle constitue une nouvelle stratégie paysanne de diversification agricole face à l'amenuisement de la rentabilité économique cotonnière. L'augmentation des surfaces d'anacardier a son origine dans le prix d'achat bord champ de la noix de cajou. Ces résultats sont similaires à ceux observés au Burkina Faso. En effet, S. Audouin et A. Gonin (2014, p. 5) relèvent que le véritable essor de l'anacarde est essentiellement dû au développement de son marché, avec l'arrivée en Côte d'Ivoire puis au Burkina Faso d'acheteurs indiens à partir de 1995. Les prix d'achat de la noix augmentent rapidement, ce qui a pour effet de stimuler la création de vergers par les paysans. Plus le prix de la campagne antérieure est apprécié, plus les paysans concèdent de nouvelles parcelles d'anacardier figure 2.

Figure 2 : Répartition des paysans selon le motif d'adoption de l'anacarde



Source : Nos enquêtes personnelles, 2020

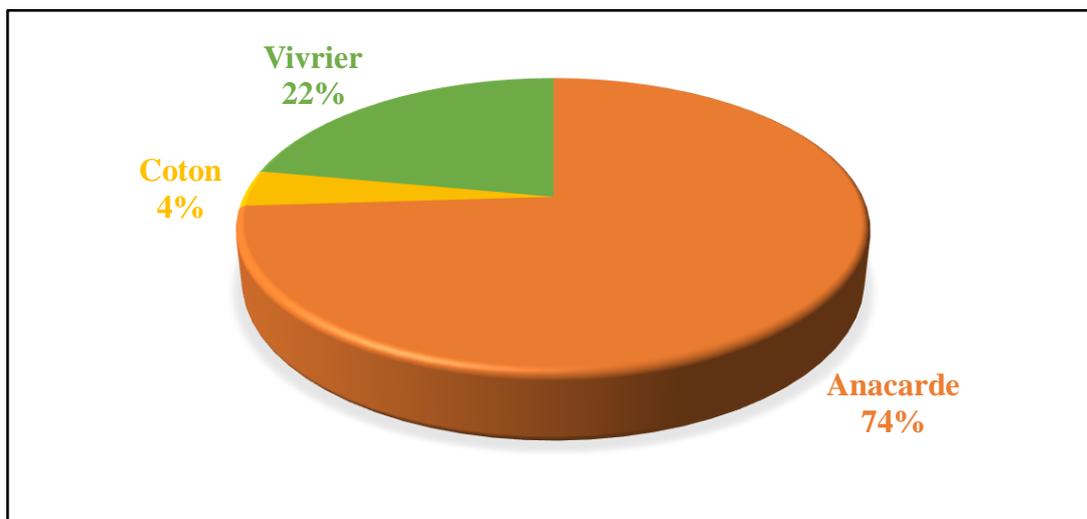
L'analyse de la figure 2, laisse transparaître les motifs d'adoption de la culture de l'anacarde. Il ressort que les paysans ont adopté cette culture pérenne pour un intérêt économique (prix intéressant). C'est au total 207/346 paysans soit 60% des enquêtés ont adopté cette culture à cause de son prix qui devient intéressant. 82/346 paysans soit 24% l'ont adopté parce qu'ils croient en l'avenir de cette culture contre 57/346 soit 16% qui ont adopté cette culture pour sortir de la pauvreté. L'affirmation selon laquelle la culture a été adoptée à cause de son prix intéressant est corroborée par C. Konan et P. Ricau, (2010, p. 1). Ils soulignent que de 1995 à 2001, beaucoup d'agriculteurs ont semé des anacardiers sur des parcelles de coton ou de vivrier et les commerçants locaux se sont très vite focalisés sur ce produit acheté à très bon prix par les négociants indiens et libanais du port d'Abidjan. Entre 1998 et 2001, la mise en culture est même devenue frénétique, poussée par des prix mondiaux très élevés. Cette situation observée dans la zone dense de Korhogo a été confirmée par S. Y. Koffi ET K.R. Oura (2019, p. 3) qui relèvent que le principal facteur de l'adoption de l'anacarde reste l'envolée des cours de la noix de cajou appréciée par les paysans.

### 2.1.3. La culture de l'anacarde : une pratique agricole moins exigeante

L'anacardier est une plante arborescence qui a une faible exigence pédologique et climatique par rapport aux cultures vivrières. Il est facile à cultiver et demande peu d'entretien. Pour faire une plantation d'anacardier, on prépare le terrain de manière à se recevoir une culture intercalaire, puis on procède par graine ou semi direct. Il faut le signaler que les noix de cajou sont semées dans les trous à raison de trois par trou et à 5cm de profondeur selon les enquêtés. Ainsi après la pousse il enlève certaines des jeunes pousses en laissant la plus vigoureuse. Après deux à trois années, la tâche essentielle se résume à la coupe des branches sèches ou des rejets encombrants. Le désherbage réalisé pour les cultures annuelles protège aussi les jeunes anacardiers. L'anacardier reste l'une des cultures qui s'insère facilement dans le calendrier agricole. Il n'exige pas un défrichage particulier de parcelle. Ils procèdent donc à un désherbage unique. Cette technique évite de cultiver plusieurs parcelles nécessitant assez de temps et de forces des actifs des ménages en ces débuts de création du champ d'anacardiers G. J. C. Koffi

Koffi et al, (2016, p. 26). Le fait qu'elle demande moins d'énergie physique que le coton et le vivrier favorise son adoption massive selon les enquêtes figure 3.

**Figure 3 : Répartition des paysans selon que l'activité est la moins contraignante**



Source : Nos enquêtes, 2020

L'analyse de la figure 3, laisse transparaître que presque tous les paysans sont unanimes que la culture de l'anacardier est la moins fatigante. Sur un total de 346 enquêtés 257 paysans soient 74 % estiment que la culture de l'anacardier est la moins fatigante. Enfin 75 paysans, soit 22 % ont choisi la culture de la mangue comme la culture la moins fatigante contre 4% pour la culture du coton. La culture du coton a été jugée comme la culture la plus fatigante. On pourrait retenir que l'une des raisons de l'adoption de la culture de l'anacarde reste le fait qu'elle soit moins fatigante contrairement à la culture vivrière et du coton. Cette idée est corroborée par S. Y. Koffi ET K. R. Oura (2019, p. 3) qui relèvent qu'en dehors de l'envolée des cours de la noix de cajou, le travail moins contraignant que nécessite l'entretien des vergers d'anacardiers constitue une raison essentielle qui facilite l'adoption de cette culture. Ces différents facteurs sont les catalyseurs de la dynamique spatiale de la culture de l'anacarde.

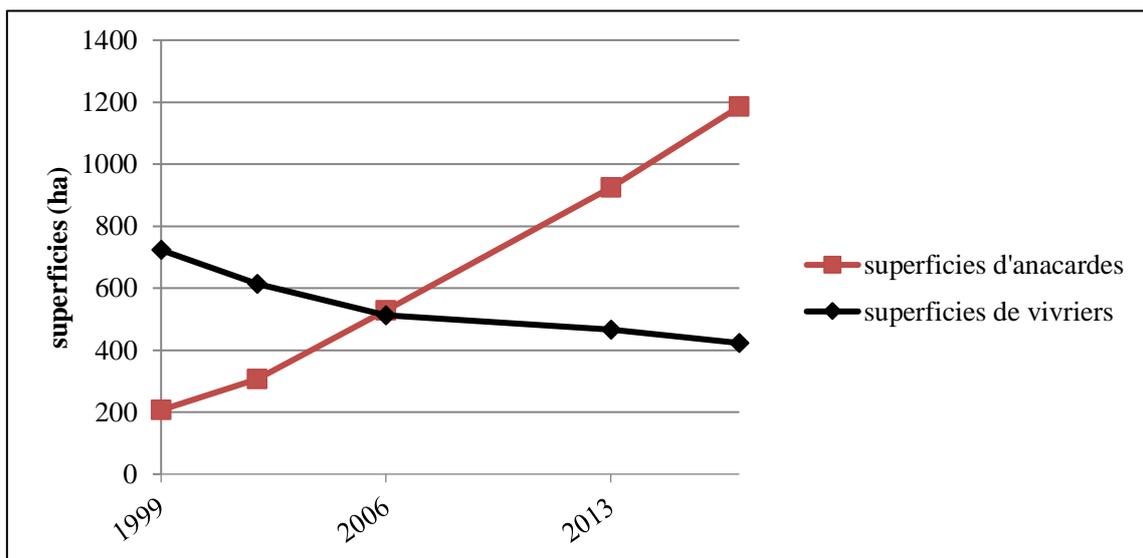
## **2.2. La dynamique spatiale de l'anacarde, un frein à la sécurité alimentaire**

Le prix rémunérateur apprécié par les paysans va favoriser l'étalement des vergers d'anacardier. Cette situation impact négativement la production vivrière.

### **2.2.1. La régression des espaces alloués aux cultures vivrières du fait de l'anacarde**

Les paysans de la zone dense, pour lutter contre la pauvreté ont décidé de faire en dehors des vivriers, la culture de l'anacarde. Mais, face au développement spatial de l'anacarde, les cultures vivrières ont connu une régression de leurs surfaces d'exploitation. La culture de l'anacarde occupe les terres arables au détriment du vivrier figure 4.

Figure 4 : Evolution des superficies de vivriers et d'anacardes de 1999 à 2017



Source : Nos enquêtes, 2020

La figure 4 met en exergue les différentes superficies de vivriers et d'anacardes dans la zone dense de Korhogo de 1999 à 2017. Une vue générale de la figure nous montre la croissance des surfaces d'anacardier ; tandis que celles dédiées aux vivriers régressent. Avant 2006, les surfaces affectées aux cultures vivrières étaient élevées contrairement à celles de l'anacardier. Par exemple en 1999 et 2002, nous enregistrons 723 et 613,15 hectares de vivriers exploitants contre 236,75 et 306,50 hectares pour l'anacardier pour les mêmes années. Mais à partir de 2006 les surfaces dédiées à la culture ont surplanti celles des vivriers. Cela s'explique par les prix d'achats bord champ incitateurs pour la noix de cajou. Aussi la culture du coton qui entretenait des rapports de complémentarité avec le vivrier connaît une crise qui fragilise ce secteur. Il faut relever que le vivrier bénéficiait des arrières-effets du coton. Cette situation permettait aux paysans de mieux produire comme nous l'avons vu dans la deuxième partie du travail. Mais depuis 2006, beaucoup de paysans ont abandonné la culture du coton et les espaces ont été reconvertis en des vergers d'anacardier. Ainsi, en 2006, nous assistons à un renversement de la tendance. On note 528,56 hectares d'anacardier contre 512,5 hectares pour le vivrier. Depuis 2006, les superficies au niveau de l'anacardier ne font que croître au fil des années pour atteindre un maximum de 1185 hectares en 2017. Désormais, ce sont les vergers d'anacardier qui occupent les meilleures terres au détriment du vivrier. Ces résultats sont similaires à ceux de J. Aloko-N'guessan et al, (2014, p. 320) qui soulignent que l'anacardier se positionne au regard des superficies développées à Daoukro, comme la principale culture de rente en 2001. Timidement accueilli par les paysans dans les débuts (1999), cette plante est devenue la principale culture de la région et occupe les espaces autrefois réservés à la caféiculture et la cacao-culture. En effet, les grandes plantations d'anacarde que réalisent les paysans à cause des prix incitateurs des noix de cajou occupent les hautes terres (les plateaux). La progression constante de la culture de l'anacarde est à l'origine de la régression de la production vivrière dans le département de Bondoukou K. A. Kouakou et al (2017, p. 122). Cette situation concorde avec les résultats de A. A. Adaye et K. H. Konan (2017, p. 3) obtenus dans la sous-préfecture de Tioroniaradougou. Ils relèvent que cet espace est déjà marqué par une pression foncière liée à une forte densité de peuplement de plus de 100 habitants au km<sup>2</sup> ainsi, le monopole de cette agriculture de rente réduit considérablement l'espace dédié aux cultures vivrières., son

développement se fait au détriment des cultures vivrières qui sont désormais privées de meilleures terres. Cet état de fait, met en péril le niveau de disponibilité alimentaire des ménages.

### **2.2.2. De l'essor de la culture de l'anacarde à la disparition de certaines cultures vivrières**

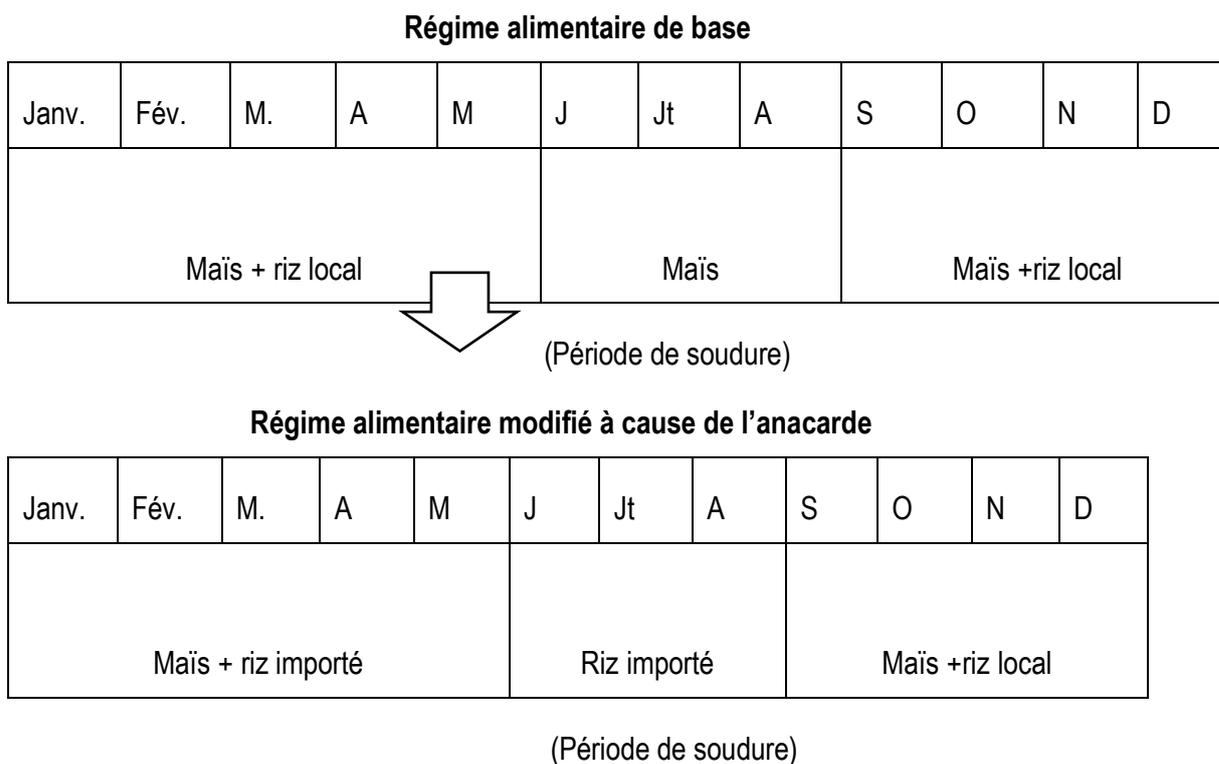
Dans les années 1960, la zone dense de Korhogo était reconnue pour sa production de gamme variée de cultures vivrières. Le coton étant la seule culture industrielle annuelle était pour la plupart associée aux cultures vivrières (riz, maïs). Celles -ci bénéficiaient des effets arrière de la culture du coton. Avec l'introduction de la culture de l'anacarde, les cultures vivrières sont désormais reléguées au second plan mettant en place les germes d'une insécurité alimentaire dans la zone dense de Korhogo du fait de l'occupation pérenne du foncier par l'anacarde.

L'un des enjeux de la concurrence culture de rente-culture vivrière est la disparition de certaines cultures du paysage agricole local. Une situation due à un appauvrissement des terres lié à une saturation foncière entraînant ainsi l'ouverture de front pour l'igname dans les localités de Dikodougou, et celle de la Bagoué pour le mil A. A. Adaye et K. H. Konan (2017, p. 8). Ces spéculations qui occupaient une place primordiale dans les habitudes alimentaires des sénoufos constituent aujourd'hui des cultures résiduelles de la zone d'étude. Cette indisponibilité alimentaire provoque un bouleversement du régime alimentaire des ménages.

### **2.2.3. La culture de l'anacarde à l'origine du bouleversement du régime alimentaire**

La culture de l'anacarde a bouleversé le régime alimentaire de base des paysans de la zone d'étude. Par le passé, les paysans avaient pour régime de base la consommation du maïs, du riz local et surtout le mil toutes provenant de leur production. Mais, avec l'avènement de l'anacardier, du fait du prix jugé intéressant, les paysans ont réduit considérablement les espaces alloués aux vivriers. 75% des terres arables dans la zone dense de Korhogo sont occupées par les vergers d'anacarde contre 30% pour le vivrier selon nos enquêtes. Certaines cultures comme l'igname le sorgho et le mil ont totalement disparu. Ce dernier produit (le mil) constituait avant l'avènement de l'anacarde la nourriture de base du peuple sénoufo. Le mil servait de boisson pour les jeunes qui travaillaient dans le champ du chef de lignage. Les femmes sénoufos faisaient fermenter les grains pour fabriquer de la bière (soum ou tchapalo). Le mil occupait une place de choix dans les cérémonies funéraires ce qui lui conférait un caractère « sacré ». Aujourd'hui, il est difficile de repérer dans le nouveau paysage agricole la culture du mil. La conséquence directe est le changement d'habitude alimentaire ainsi que le manque d'autosuffisance alimentaire. L'anacarde ayant monopolisé les finages des villages de la zone dense de Korhogo, plus de 86% des personnes enquêtées affirment ne pas être capables de se nourrir à partir de leur propre production vivrière W. P. Yeo (2020, p. 253-254). Ils ont recours à l'achat de denrées alimentaires pour compenser ce vide. Parmi le vivrier acheté, le riz de qualité médiocre « deni ka tcha » est le plus sollicité par les paysans figure 4.

Figure 4 : Régime alimentaire des paysans modifié du fait de l'anacarde



Source : Nos enquêtes, 2021

Comme on peut le remarquer sur la figure 4, les paysans de la zone dense de Korhogo ont vu leur régime modifié à cause du développement de l'anacarde. Avant l'avènement de l'anacarde, les paysans s'auto-suffisaient de leurs productions. Ainsi, de janvier à mai, ils avaient pour alimentation de base le maïs et le riz local. Pendant la période de soudure (juin-août), ils consommaient des plats issus du maïs. Enfin de septembre à décembre, ils revenaient aux deux denrées maïs et riz local. Mais depuis le développement de l'anacarde, le régime des paysans à changer. Désormais, de janvier à mai, les paysans utilisent du maïs et du riz importé. Pendant la période de soudure, ils consomment uniquement que du riz importé puis de septembre à décembre (périodes de récoltes) ils utilisent du maïs et du riz local. Ainsi, la culture de l'anacarde constitue une menace pour le vivrier dans la zone dense de Korhogo. Ces résultats concordent avec ceux obtenus par K. A. Kouame et al (2017, p. 123) dans le cas de l'anacarde et la sécurité alimentaire dans le département de Bondoukou. Il souligne que l'anacarde ayant monopolisé les finages des villages, la plupart des paysans enquêtés (80%) affirment ne pas être capables de se nourrir à partir de leur propre production. Ils ont donc recours à l'achat du vivrier entraînant ainsi le changement de régime alimentaire de ceux-ci.

### 2.3. La résilience des populations face au risque d'insécurité alimentaire dans la zone dense de Korhogo

Les paysans de la zone dense de Korhogo adoptent plusieurs stratégies face au risque d'insécurité alimentaire. Elles se résument à l'utilisation des espaces intra-villageois, à la reconquête des bas-fonds et aux associations culturelles à base d'anacarde.

#### 2.3.1. L'utilisation des espaces intra villageois pour produire le vivrier

La côte d'ivoire, premier pays producteur mondial de noix de cajou avec environ 968 676 tonnes en 2021, la culture de l'anacarde est considérée comme une culture porteuse. De ce fait, l'anacardier est en train progressivement de s'accaparer chaque jour, un peu plus de terres agricoles dans la zone dense de Korhogo. Une tendance qui impacte directement les autres cultures dites vivrières destinées à la consommation des ivoiriens et par ricochet les bourses dans la mesure où on assiste à une flambée des prix des denrées de première nécessité comme le riz, le maïs etc. Les paysans ont donc recours aux espaces intra villageois pour produire et augmenter le rendement du vivrier afin de réduire le risque d'insécurité alimentaire photo 1.

**Photo 1 : Des butts de patates à l'intérieur du village de Dokaha**



Prise de vue : Yéo Watagaman Paul, 2020

La photo 1 montre des butts de patates à l'intérieur du village de Dokaha. Le manque de terres pour la pratique de l'agriculture vivrière se traduit par la mise en valeur des espaces non habités au sein des villages. Désormais, tous les espaces intra villageois susceptibles de porter quelques cultures sont pris d'assaut. Cette situation suscite l'apparition dans le régime alimentaire, une denrée peu prisée en l'occurrence la patate douce. C'est donc une agriculture très précaire dans la mesure où elle se pratique dans les zones habitables. Cette situation concorde avec les résultats de A. A. Adaye et K. H. Konan (2017, p. 9) qui révèlent que le manque de terres pour la pratique de l'agriculture vivrière se traduit par la mise en valeur des espaces non habités au sein des villages afin de corriger un tant soit peu la situation d'indisponibilité alimentaire. En dehors des espaces intra villageois, les paysans pratiquent les associations culturelles anacarde-vivrier.

### 2.3.3. L'association, une technique de plus en plus pratiquée par les paysans

Dans la zone dense de Korhogo, avant l'avènement de la culture de l'anacarde, l'on assistait dans le système de production à une intégration des cultures vivrières (maïs, mil et sorgho) au coton. Ainsi, les cultures vivrières bénéficiaient des arrières-effets du coton. 76% des paysans pratiquent l'association anacardier-vivrier. Cette association est possible pendant le jeune âge de la plantation c'est-à-dire jusqu'à cinq ans au maximum où le feuillage empêche le développement de tout autres cultures. L'association avec les cultures annuelles est pratiquée par tous les producteurs. Cela permet de réduire le temps de travail car ces plantes associées profitent des opérations culturales du vivrier. Aussi, selon les paysans les associations permettent de corriger un tant soit peu le problème du déficit foncier. Les vivriers le plus souvent associés sont : le maïs, l'arachide, le pois de terre. De ces cultures, le maïs et l'arachide restent les principales associations Photo 2.

**Photo 2 : L'anacardier en association avec du vivrier (maïs) à loyèrikaha**



Prise de vue : Yéo Watagaman Paul, 2020

On peut observer sur cette photo 2 des jeunes plants d'anacardiers associés aux maïs. Mais, ce type d'association culturelle n'est pas profitable à long terme pour les cultures vivrières qui finissent par être évincées de l'espace. En effet, l'association n'est possible que les trois (03) premières années après quoi, les cimes jointives ou presque de l'anacardier empêche de ce fait la cohabitation. Dans ces conditions leur sous-bois ne peut plus permettre la pratique d'une autre culture du fait du manque d'ensoleillement qui y règne. Certaines associations peuvent évoluer jusqu'à la 5<sup>ème</sup> année en fonction de la densité du verger d'anacardier. Ces résultats sont similaires à ceux de A. A. Adaye et K. H. Konan (2017, p. 9) qui soulignent que l'indisponibilité alimentaire dans la localité de Tioniaradougou se traduit par des associations peu propices à une haute productivité du vivrier. Il s'agit en général, d'association anacarde/arachide, anacarde/maïs et mangue/arachide. Mais, ce type d'association culturelle selon eux, n'est pas profitable à long terme pour les cultures vivrières qui finissent par être évincées de l'espace. Aussi, les espaces peu propices aux cultures pérennes tels que les bas-fonds suscitent un intérêt accru.

### 2.3.2 La revalorisation des espaces jadis délaissés (bas-fonds)

Ces espaces autrefois marginalisés sont pris d'assaut pour la culture du vivrier notamment le riz. La planche1 (photo 3a et 3b) met en exergue la revalorisation des bas-fonds dans la zone d'étude.

#### Planche1 : Labour de bas-fonds et repiquage du riz par une femme à Diérissonkaha



**3a : Labour d'un bas-fond par des paysans à Lakpolo**



**3b : Repiquage du riz par une femme à Diérissonkaha**

Prise de vue : Yéo Watagaman Paul, 2020

La photo 3a montre des paysans en train de faire le labour d'un bas-fond avec des bœufs attelés. La photo 3b, quant à elle, montre une femme en train de repiquer du riz après le labour. Par le passé c'est-à-dire avant l'adoption massive de la culture de l'anacarde, la plupart des paysans n'accordait pas trop d'intérêt aux bas-fonds. Les paysans jugeaient trop difficile sa mise en valeur car nécessitant plus de travail et d'investissements. À cela s'ajoutaient les considérations d'ordre sociales. Aujourd'hui, à cause de la pression foncière et le souci de diversifier les productions, ces espaces sont revalorisés. Cette reconsidération des espaces a été constatée dans 53% des exploitants soit 199 paysans chefs-exploitants. Les sous-préfectures de Korhogo, Karakoro, et Tioroniaradougou sont celles qui enregistrent les taux les plus élevés en matière de revalorisation des bas-fonds avec respectivement 60%, 50% et 65%. La saturation des terres a atteint son paroxysme dans ces localités. Aujourd'hui, ces bas-fonds jadis inexploités sont reconsidérés pour la pratique du vivrier. Ces résultats sont similaires à ceux observés dans le centre-ouest ivoirien. En effet, J. P. Assi-Khaudjhis (2008, p. 26) révèle que dans le Centre-Ouest ivoirien, la progression de la frontière agricole sur les terres couvertes de forêts a constitué le principal mode d'accès à la terre cultivable. Ce n'est qu'avec la saturation des massifs forestiers que cette forme d'accès à la terre a commencé à perdre de son importance au profit des bas-fonds. Ces espaces qui faisaient objet de nombreux préjugés sociaux et psychologiques (pénibilité des travaux, la stérilité) surtout chez les populations autochtones (Gouros et Bétés) étaient concédés aux paysans qui ne pouvaient pas disposer de la forêt, et surtout aux ouvriers agricoles et aux femmes. Aujourd'hui, les difficultés rencontrées en économie de plantation et la dépendance sans cesse croissante vis-à-vis des produits vivriers vont pourtant ramollir ces considérations et les hommes descendent de plus en plus dans les bas-fonds pour améliorer le niveau de leur trésorerie et celui de leur grenier.

Ce manque de terres agricoles pour la production du vivrier en culture pure entraîne une pression importante des terres bas-fonds lieu de prédilection du maraîchage A. A. Adaye et K. H. Konan (2017, p. 9).

### **Conclusion**

L'adoption massive de la culture de l'anacarde par les paysans de la zone dense de Korhogo est liée à plusieurs facteurs. De ces facteurs, l'envolée des cours de la noix de cajou reste le facteur clé de cette adoption massive. L'essor que connaît la culture de l'anacarde dans la zone d'étude influence la pérennisation des cultures vivrières. Cette influence est perceptible tant par le nombre de paysans qui l'adopte que par les superficies emblavées par celle-ci. Les superficies et les productions de la noix de cajou s'accroissent, tandis que celles des vivriers s'amenuisent. Cet état de fait expose la zone d'étude à un risque d'insécurité alimentaire en raison d'un blocage foncier. Du coup, la rareté des terres arables cultivables emmène les paysans à la pratique de l'association anacarde- vivrier et reconsidérés les bas-fonds. La revalorisation de ces espaces permettrait de réduire le risque d'insécurité alimentaire dans la zone. Aussi, les autorités politiques devraient attirer l'attention des paysans sur la nécessité de préserver la sécurité alimentaire tout en les encourageant à délimiter des blocks de parcelles qui seront destinées essentiellement aux cultures vivrières.

## Bibliographie

ADAYE Akoua Assunta et KONAN Kouamé Hyacinthe, 2017, « Mutations agricoles et sécurité alimentaire à Tioroniaradougou au Nord de la Côte d'Ivoire », Université Félix Houphouët Boigny/Université Peleforo Gon Coulibaly de Korhogo, Côte d'Ivoire.

ALOKO-N'GUESSAN Jérôme, DJAKO Arsène, N'GUESSAN-KOUASSI Guillaume, 2014, « Crise de l'économie de plantation et modification du paysage agraire dans l'ancienne boucle du cacao : l'exemple de Daoukro » in *revue scientifique Européenne* éd vol 10, n°5, p. 308-326.

ALOKO-N'GUESSAN Jérôme et al., 2018, « Développement agricole et gouvernance foncière à Tioroniaradougou (Nord de la Côte d'Ivoire) », *EchoGéo*, mis en ligne 22 Mars 2018, URL : <http://journals.openedition.org/echogeo/15192> ; DOI : 10.4000/echogeo.1519 (15.02.2019).

ASSI KHAUDJHIS Joseph Pierre, 2008, « Crise agricole et reconversion des bas-fonds par la riziculture dans le centre-ouest de la Côte d'Ivoire » in *Revue de Géographie Tropicale et d'Environnement*, n° 2, p. 20-36.

AUDOUIN Sarah, GONIN Alexis., 2014, « L'anacarde: produit de la globalisation, moteur de la territorialisation, l'exemple du Sud du Burkina Faso », *EchoGéo* [En ligne], 29 | 2014, mis en ligne le 15 septembre 2014. <http://journals.openedition.org/echogeo/13926>, DOI: 10.4000/echogeo.13926.

GAFSI Mohamed et MBETID-BESSANE Emmanuel, 2002, « Les producteurs de coton face à la libéralisation de la filière : le cas Centrafrique », in *Les Cahiers d'Outre-Mer* [En ligne], 220 |, mis en ligne le 13 février 2008, URL: <http://com.revues.org/964> ; DOI : 10.4000/com.964, (01.10.2016).

KOFFI Simplicie Yao et OURA Kouadio Raphaël, 2019, « Les facteurs de l'adoption de l'anacarde dans le bassin cotonnier de Côte d'Ivoire », in *Cah. Agric*, 28, p. 1-8.

KONAN Constance, et RICAU Pierre, 2010, « Filière anacarde en Côte d'Ivoire: Acteurs et organisation », Rongead-ODA, Abidjan.

KONAN Kouamé Hyacinthe et al., 2016, « Culture de l'anacarde et nouveau jeu des acteurs du conflit agriculteurs-éleveurs dans la Sous-préfecture de Sohovo au Nord de la Côte d'Ivoire », in *Journal Of Humanities And Social Science (IOSR-JHSS)*, Volume 21, Issue 11, Ver. 5, p. 24-32.

KOUAKOU Kouamé Abdoulaye et al., 2017, « Impact de la culture de l'anacarde sur la sécurité alimentaire dans le département de Bondoukou », in *Revue de Géographie Tropicale et d'Environnement*, n°2.

SOKEMAWU Koudzo, 2015, « Le développement de la filière anacarde dans la préfecture de Tchamba au Togo : Vers une nouvelle stratégie paysanne de diversification des revenus agricoles », in *Revue de Géographie de l'Université de Ouagadougou*, N°4 volumes 2, p. 21-42.

YEO Watagaman Paul, 2020, « Culture d'anacarde et cultures vivrières dans la zone dense de Korhogo (Nord de la Côte d'Ivoire) », Thèse de Doctorat, Université Alassane Ouattara (Bouaké).